



L'architecture qui dégenre  
Revue de presse 2023

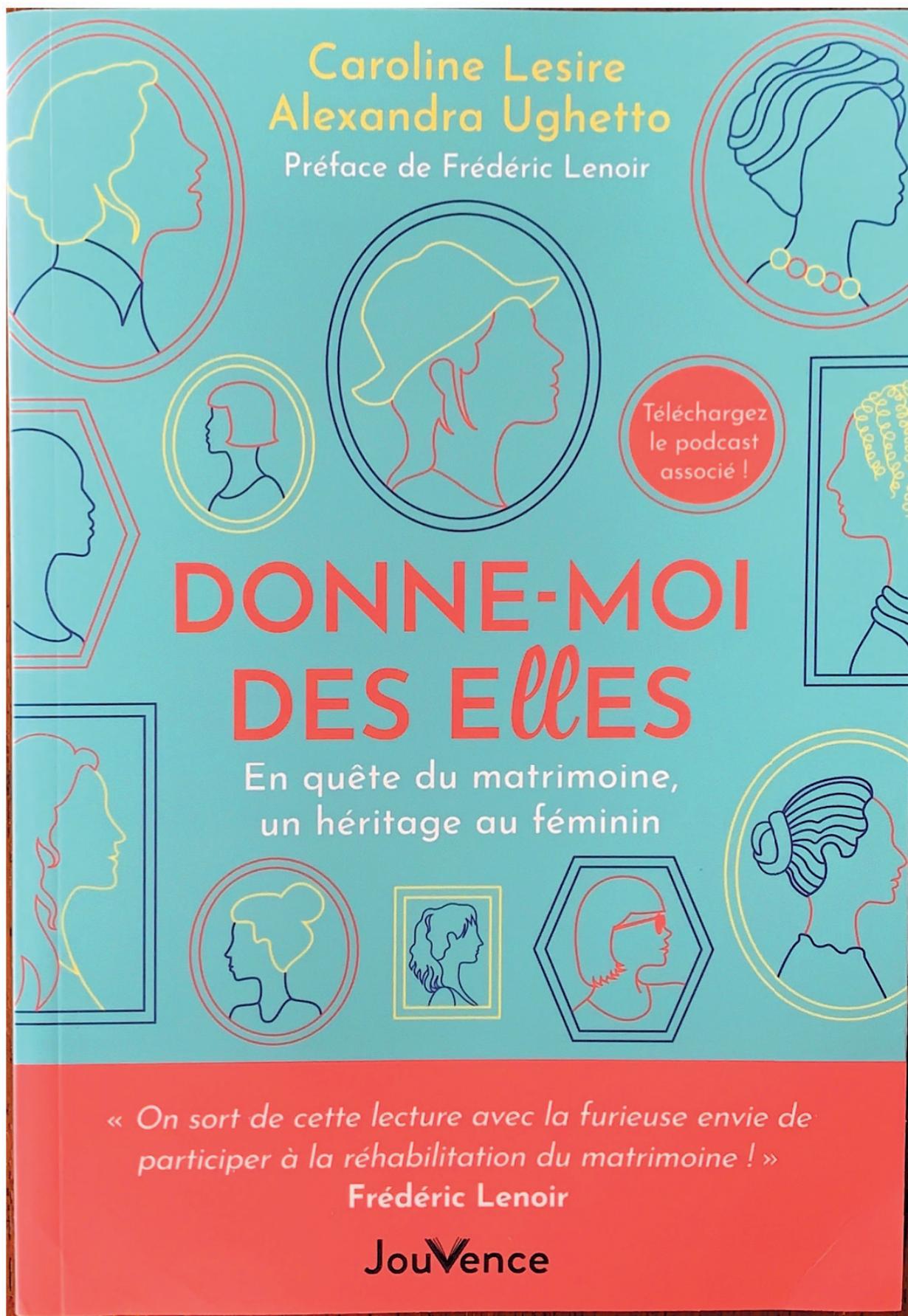
# Sommaire

- **Janvier 2023 - «Donne moi des elles»** - Caroline Lesire / Alexandra Ughetto (Livre)
- **Déc 22 - Fév 23 - Natrimoine (papier)** - Chaumont, L., Vranken, A., Mouzelard, C. (2022-2023). Lumière et genre. Le sentiment d'insécurité dans l'espace public. Natrimoine n°2, pp 41-43.
- **2 mai 2023 - RTBF - Tendances Première : Le Female Gaze en Architecture** - <https://auvio.rtbef.be/media/tendances-premiere-le-dossier-3030919>
- **mai 2023 - UFVAB - en ligne**  
<https://ufvab.be/vranken/>
- **mai/juin 2023 - Imagine demain le monde (N°156 )**  
Balades contées : l'alter-tourisme urbain. Imagine demain le monde, n°156, p.27
- **mai/juin 2023 - Imagine demain le monde (N°156 )**  
Bruxelles l'événementielle. Imagine demain le monde, n°156, p.38-40
- **21 juin 2023 - 20 minutes.Fr - En Belgique, la colocation de « La Libellune » accueille des mamans solos**  
Desgranges M., (2023, 21 juin). En Belgique, la colocation de « La Libellune » accueille des mamans solos. 20 minutes. <https://www.20minutes.fr/societe/4041685-20230621-belgique-colocation-libellune-accueille-mamans-solos>
- **18 juillet 2023 - RTBF - Ceci n'est pas un selfie : Apolline Vranken, architecte investie dans les questions de genre et de rééquilibrage de l'espace public**  
<https://auvio.rtbef.be/media/ceci-nest-pas-un-selfie-apolline-vranken-architecte-investie-dans-les-questions-de-genre-et-de-reequilibrage-de-lespace-public-3061330>

- **20 juillet 2023 - RTBF - Ceci n'est pas un selfie : Apolline Vranken, architecte féministe, cherche à rendre les villes moins anxiogènes pour les femmes**  
<https://www.rtbef.be/article/apolline-vranken-architecte-feministe-cherche-a-rendre-les-villes-moins-anxiogenes-pour-les-femmes-11229412>
- **20 octobre 2023 - Le Soir - Voici les Sept merveilles de Bruxelles qui font rayonner notre capitale belge à l'international**  
<https://sosoir.lesoir.be/voici-les-sept-merveilles-de-bruxelles-qui-font-rayonner-notre-capitale-belge-linternationale>
- **20 octobre 2023 - RTL.info - «Sept merveilles de Bruxelles» récompensées jeudi à la Bourse**  
<https://www.rtl.be/actu/regions/bruxelles/sept-merveilles-de-bruxelles-recompensees-jeudi-la-bourse/2023-10-20/article/600094>
- **21 octobre 2023 - Moustique - Culture et tourisme : voici les 7 «merveilles» de Bruxelles récompensées à la Bourse**  
<https://moustique.lalibre.be/actu/belgique/2023/10/21/culture-et-tourisme-voici-les-7-merveilles-de-bruxelles-recompensees-a-la-bourse-271751>
- **04 décembre 2023 - RTBF - Les Grenades - Le logement est encore un lieu inégalitaire : à quand une vraie chambre à soi ?**  
<https://www.rtbef.be/article/le-logement-est-encore-un-lieu-inegalitaire-a-quand-une-vraie-chambre-a-soi-11295983>

Janvier 2023 - «**Donne moi des elles**»

Lesire, C., Ughetto, A., & Lenoir, F. (2022). *Donne-moi des elles - En quête du matrimoine, un héritage au féminin*. Éditions Jouvence.



## Pour aller plus loin : **un monde qui bouge**

**C**omme les choses évoluent à toute vitesse – surtout ces dernières années –, nous avons jugé important et utile de mettre également en lumière des initiatives inspirantes en lien avec notre propos.

Nous vous présentons ci-dessous quelques associations suisses, belges ou françaises qui font bouger les choses et méritent d'être connues et soutenues. Notre liste, évidemment et heureusement, est loin d'être exhaustive.

### **Architecture qui dégenre**

Fondée par l'architecte Apolline Vranken en 2018, l'association est à l'initiative des premières Journées du mariage en Belgique et de la Saison mariage. Elle crée et organise également des visites guidées féministes, des formations à destination des architectes et des ateliers pour intégrer la dimension du genre dans les projets d'architecture.

<http://architecturequidegenre.be>

Déc. 22 > Fev. 23 - **Natrimoine (papier)**

Chaumont, L., Vranken, A., Mouzelard, C. (2022-2023). Lumière et genre. Le sentiment d'insécurité dans l'espace public. Natrimoine n°2, pp 41-43.

La revue  
des héritages  
culturels

# natrimoine



## **L'emprise des lumières. Du réverbère au *lightmarketing***

DOSSIER

**La plus petite maison de Bruxelles.  
Vraiment ?**

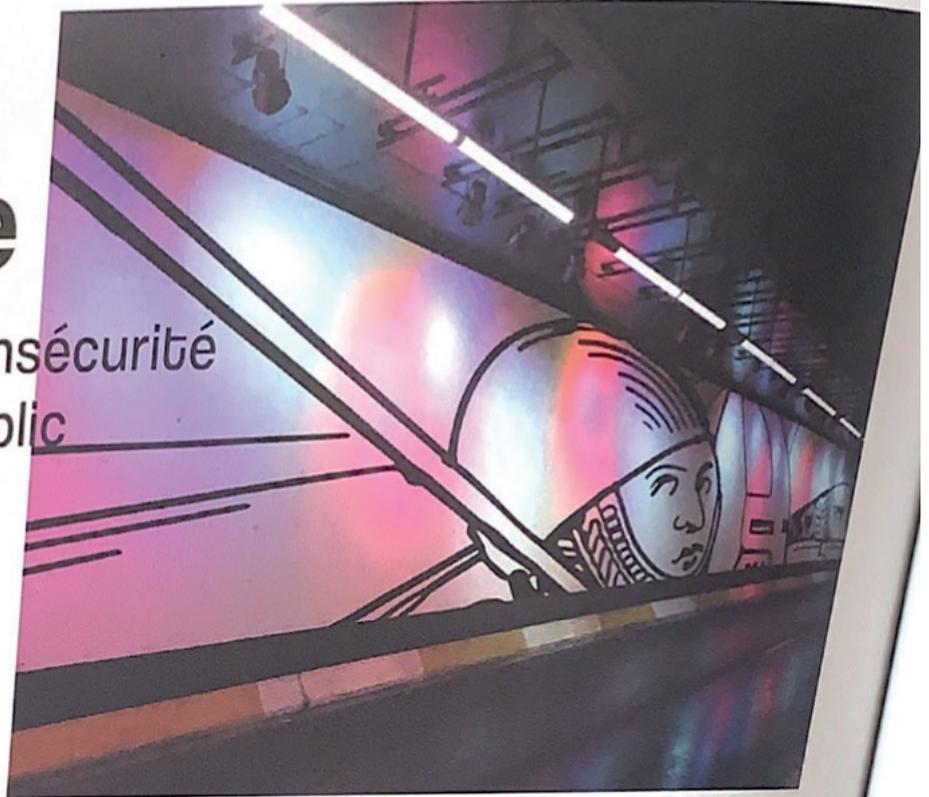
INSOLITE

**De la barboteuse au streetwear :  
le vestiaire des kids**

ENFANTS ADMIS

# Lumière et genre

## Le sentiment d'insécurité dans l'espace public



L'intégration de la dimension du genre dans l'aménagement de l'espace public est une pratique récente en Belgique, après des années d'insistance et d'expériences engrangées par plusieurs associations et mouvements féministes. Rencontre avec deux spécialistes et représentantes d'ASBL reconnues pour leur expertise : Laura Chaumont, de *Garance* et Apolline Vranken, de *L'architecture qui dégenre*.

Tunnel porte de Hal, mise en lumière en 2017-2019 par *Radiance35*.  
© Serge Brisson

Laura Chaumont  
Apolline Vranken  
Christophe Mouzelard

**Natrimoine : Faut-il illuminer les rues et passages souterrains pour rendre la ville plus inclusive et diminuer le sentiment d'insécurité ?**

**Laura Chaumont :** L'aménagement du territoire doit être réfléchi à travers le prisme du genre, mais la lumière est loin d'être le seul élément sur lequel travailler pour diminuer le sentiment d'insécurité. Il y a aussi l'éducation, la représentation symbolique, les toilettes publiques ou la propreté. Mais même si on pense à tout ça de façon genrée, cela ne suffira pas à combler les inégalités structurelles qui sont présentes dans l'espace public et les oppressions systémiques. *Garance* organise des marches exploratoires comme outil d'analyse de l'espace, en se concentrant sur les sensations. Il en ressort que la lumière augmente ou diminue le sentiment d'insécurité. Mais la ville ne doit pas être éclairée partout et en permanence. Il faut un éclairage homogène, qui rend l'espace plus fluide. Or, à Bruxelles, il peut différer complètement d'une rue à l'autre en fonction des délimitations communales. *Garance* a défini un éclairage idéal : sur les façades, à trois mètres de hauteur maximum, en quinconce, mais cela ne suffit pas. Après

L  
d  
  
Ap  
ce  
soci  
mém  
d'inse  
peut c  
réglera  
l'obscu.

ent  
restaur  
à  
logemei  
de  
collab  
l'Arbre d'O

dix ans de travail exploratoire de l'espace public, on veut désormais aussi questionner ce qu'est l'obscurité. C'est quoi, en tant que femme, se balader dans l'obscurité ? Là, on est dans autre chose, qui est l'apprentissage des peurs apprises depuis la toute petite enfance par rapport à l'espace public, et qui n'est d'ailleurs pas du tout raccord avec la réalité des violences faites aux femmes, où c'est l'espace privé qui est de loin le plus dangereux pour elles.

**Mais le sentiment d'insécurité n'est-il pas par définition subjectif ?**

**Laura Chaumont :** Si le sentiment d'insécurité n'est pas toujours basé sur des éléments réels, il existe, il est valable et il faut l'entendre. Les femmes le ressentent et le vivent : il faut donc y travailler. Il est important d'objectiver la violence faite aux femmes avec des chiffres et d'oser ainsi parler du tabou de la violence conjugale, mais les violences dans l'espace public restent également fréquentes. La ville aujourd'hui est encore réalisée par des hommes pour des hommes, et notre réalité n'est pas du tout prise en considération. La lumière est un des instruments de reprise du pouvoir, de réappropriation de la ville par les femmes.

**Apolline Vranken :** En Suède, une étude a montré que ce n'est pas tant l'absence de lumière que la dimension sociale de la nuit qui peut poser problème. Là-bas, même avec le soleil de minuit, il y a une dimension d'insécurité liée à l'aspect social de la nuit. La lumière peut donc diminuer le sentiment d'insécurité, mais ne règlera pas tout. Il faut donc explorer la dimension de l'obscurité mais aussi celle de la nuit.

**Les femmes sont moins présentes dans l'espace public la nuit. Pourquoi ?**

**Laura Chaumont :** Les femmes ont intégré depuis qu'elles sont enfants que ce n'est plus leur moment dans l'espace public après la tombée du jour. Cette croyance crée des zones de privatisation de l'espace public par certains publics. Les quelques femmes qui s'y aventurent prennent une part de risque, et on va leur demander ce qu'elles faisaient là à cette heure-là s'il leur arrive quelque chose. C'est une transgression sociale. Mais ne pas le faire, c'est restreindre sa liberté. Circuler dans l'espace public, c'est pour tout le monde, tout le temps.

**Apolline Vranken :** Les femmes et les minorités sont en permanence confrontées à ce paradoxe contradictoire que sont l'invisibilisation et la survisibilisation. Dans la nuit, on aimerait que personne ne nous voie alors qu'en même temps, on aimerait tout voir.

**Les nouveaux éclairages sont-ils plus inclusifs ?**

**Apolline Vranken :** Une chose que l'on voit beaucoup dans les réaménagements récents de l'espace public, ce sont les dimmers et les lumières ponctuelles. Cela a du sens quand on est dans un contexte de logements sociaux, comme dans les intérieurs d'îlot semi-public, avec une co-veillance directe des habitant-es des bâtiments alentours. Mais quand on longe le canal au MIMA, les nouveaux lampadaires dimmers nous donnent le sentiment de clignoter dans l'espace public. On a juste l'impression d'être encore plus exposée aux risques d'agressions. Cela me semble être une aberration en termes de sécurité qui intégrerait la dimension du genre.

Passerelle-auvent-terrasse entre le bâtiment qui combine restaurant, bureaux et logements à gauche et bibliothèque et logements à droite, projet *Cœur de Ville* (Thomas & Piron en collaboration avec l'Atelier de l'Arbre d'Or, Qbrick, DDS+ et Eole).

© Mijalis 3D



Lumière et genre



Passage sous-voile à Jette entre la gare et la place Cardinal Mercier. Mise en lumière en 2016 par *Radiance35* via un jeu de lumières colorées pour provoquer un raccourcissement spatial psychologique.

© Radiance35

**Laura Chaumont :** Un des problèmes des zones commerciales, c'est que dès la fermeture des commerces, on a des murs aveugles avec des volets opaques.

**Apolline Vranken :** Il vaut mieux des grillages pour avoir de la lumière diffuse et de la transparence. Idem pour le logement, où très souvent les rez-de-chaussée ne sont pas habités mais occupés par des locaux communs et techniques, les boîtes aux lettres, etc. Il n'y a pas de contrôle social, de lumière ou de co-veillance. Sentir une présence, voir une petite lumière dans les rez-de-chaussée d'immeubles pour pouvoir être entendue et vue en

cas de problème est potentiellement beaucoup plus efficace qu'une caméra de sécurité encore présentée à l'heure actuelle comme étant la réponse à tout. La présence des caméras a plutôt tendance à renforcer l'anxiété plutôt que le sentiment de sécurité. Une caméra, c'est de la répression, pas de la prévention.

**Laura Chaumont :** Cette violence, on la retrouve aussi bien dans l'éclairage que dans toutes les dimensions de l'espace public. C'est un sujet sensible auquel il faut faire attention, car il a tendance à être récupéré à des fins racistes, paternalistes ou d'opposition des classes. La lumière n'est qu'un élément de réponse au sentiment de sécurité. Un espace conçu pour les jeunes, si on ne tient pas compte du genre, sera occupé par des garçons. On peut y mettre tout l'éclairage qu'on souhaite, il ne sera de toute façon pas occupé par des filles, car elles ne se sentiront pas les bienvenues, elles n'auront pas été intégrées dès le départ dans la conception du projet. En Belgique, il n'y a pas encore d'endroit qui a pensé à l'ensemble de ces choses. On se focalise sur la lumière, mais c'est l'arbre qui cache la forêt.

#### Existe-t-il des projets urbanistiques où la dimension du genre a été prise en compte ?

**Laura Chaumont :** Le premier espace avec une réflexion sur le genre intégrée en amont du projet est actuellement en construction, à Namur, sur le site des anciennes casernes. Il s'agit du projet *Cœur de Ville*. L'approche genrée n'était pas obligatoire, contrairement à des villes comme Paris, mais conseillée par la Ville de Namur. Malheureusement ce projet n'est pas non plus parfait car il a été récupéré par les promoteurs à des fins de gentrification.

**Apolline Vranken :** On parle même de *genderification* ou gentrification par le genre. C'est l'instrumentalisation des outils de planification urbaine sensible au genre à des fins de gentrification. Mais il y a des choses qui fonctionnent bien dans le projet *Cœur de Ville*. Les deux bâtiments publics occupés par un restaurant et une bibliothèque sont reliés par une passerelle-auvent-

terrasse qui centralise les entrées et sorties et fonctionne comme un phare dans la nuit. La lumière est diffuse, ce ne sont pas des points d'éclairage ponctuels.

**Laura Chaumont :** Dans cet endroit de passage, des bancs avaient été prévus de manière classique, linéaire. C'est un des points sur lesquels nous avons demandé d'adapter le projet, ce qui a été fait, car une femme qui passe au milieu de bancs va soit faire l'objet de remarques, soit craindre d'en avoir. Les bancs ont finalement été mis en îlot ailleurs suite à nos remarques.

**Apolline Vranken :** Autre exemple à Jette dans le cadre du contrat de quartier Magritte, avec le Masterplan et le réaménagement des espaces publics du site Esseghem. Il y a même eu une obligation dans le cahier des charges d'intégrer la question du genre. Ce projet dont le lauréat est le Studio Paola Vignano est en phase d'introduction du permis.

#### Existe-t-il de bons exemples de tunnels en Belgique ?

**Apolline Vranken :** Même s'il n'est pas piétonnier, celui de la porte de Hal fonctionne bien, de par son travail sur la lumière et les couleurs. Mais il faudrait pouvoir analyser et juger l'efficacité de ce type d'aménagement : la vitesse a-t-elle diminué ? Les accidents y sont-ils moins nombreux ? Le mauvais exemple, ce sont les tunnels de la gare du Nord. Il faudrait constituer une *task force*, et réfléchir pour investir ces lieux. Pire encore, à la gare du Midi, on a condamné le tunnel piéton de la rue des Vétérinaires plutôt que de s'en occuper.

**Laura Chaumont :** Ces lieux seront toujours là, et plutôt que de créer de nouvelles choses coûteuses, pourquoi ne pas réutiliser ce qui existe déjà ? Il y a moyen de trouver des bons exemples de tunnels. Les zones qui sentent l'urine, qui sont mal éclairées et sales, on pense directement : cet endroit n'est pas géré, c'est dangereux, je n'y vais pas. Plus un espace donne l'impression d'être géré, plus les pouvoirs publics investissent dedans, mieux c'est. Un tunnel bien pensé utiliserait la réverbération de la lumière, avec une visibilité entre piétons, vélos, voitures, sans que cela sente le pot d'échappement. Il faut aussi penser à la durabilité : on ne va pas mettre du blanc dans un tunnel en 2022, sous peine d'être immédiatement noirci par la pollution automobile. Or, c'est ce qui a été fait dans le tunnel Annie Cordy. Même la fresque n'est pas inclusive : les portraits de femmes placés là représentent des femmes jeunes, minces, grandes, valides. Cet essai d'inclusivité était bien parti, mais au final c'est raté. Ce n'est pas de la faute de l'artiste, c'est la commande publique qui est problématique.

**Apolline Vranken :** Parfois aussi la théorie se heurte à la réalité du terrain. Place Morichar, il a été demandé de mieux éclairer l'endroit pour diminuer le sentiment d'insécurité. Mais Sibelga ne vient plus remplacer les ampoules des lampadaires car les sabotages sont trop fréquents. C'est une réalité matérielle. ■



Vue aérienne du projet *Cœur de Ville*.  
© Mijls 3D

Cette interview se base notamment sur la brochure *Espace public, genre et sentiment d'insécurité* éditée par *Garance* : <http://www.garance.be/IMG/pdf/12espacepublicgenre.pdf>

## 2 mai 2023 - RTBF - Tendances Première : Le Female Gaze en Architecture

<https://auvio.rtbef.be/media/tendances-premiere-le-dossier-3030919>

# Tendances Première: Le Dossier

## Le Female Gaze en architecture

42 min | Publié le 02/05/23 | Disponible jusqu'au 01/05/2024



Ecouter



Tous les épisodes



Ajouter à mon Auvio



Partager

De plus en plus, le « female gaze » (ou regard féminin) s'étend dans les différentes couches de notre société. L'architecture et l'urbanisme ne font pas exception. Hommes et femmes, dans différents contextes sociaux, vivent la ville de manières différentes et sont confrontés à des défis et des besoins auxquels celle-ci doit répondre. Or ça n'a pas toujours été le cas. Et le fait que les villes aient souvent été construites par des hommes, engendrent des inégalités économiques, et sociales parfois importantes. Comment dégenrer l'architecture et l'urbanisation ? Et pourquoi est-ce nécessaire ? C'est l'un des objectifs du travail de Apolline Vranken, architecte doctorante (FNRS) à la Faculté d'architecture de La Cambre et au sein de « L'architecture qui dégenre » asbl.

# APOLLINE VRANKEN

L'ARCHITECTURE QUI  
DÉGENRE @architecturequidegenre  
Feminist Architect

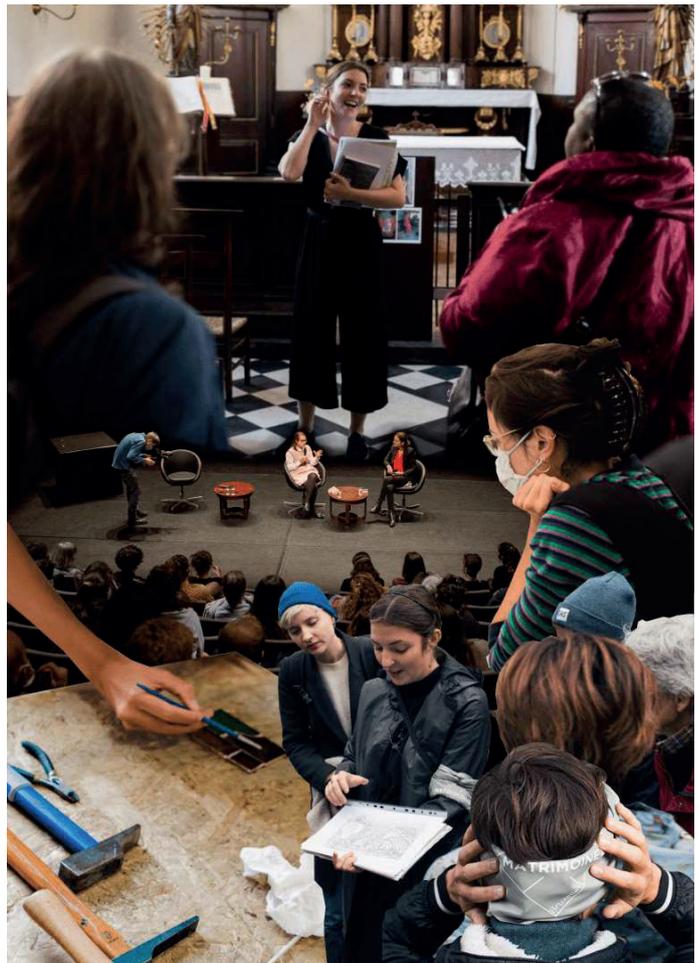
Portrait of Apolline Vranken made by collage  
from selected projects of Apolline Vranken:

1. Visite guidée féministe du béguinage, Tournai (©Louis Van Ginneken)
2. Conversation Sur les femmes architectes, Bruxelles (©Diana Vos)
3. Atelier d'initiation au vitrail (©Diana Vos)
4. Journées du Matrimoine, Bruxelles (©Louis Van Ginneken)
5. Bruxelles hors les murs du genre (©Louis Van Ginneken)
6. Atelier, Bruxelles (©Diana Vos)

© Collage by Giulia Lazzara (Cinéma Jolia)

[See Apolline Vranken's WIA takeover](#)

[More about Apolline Vranken](#)



# Balades contées : l'alter-tourisme urbain

## MONCEAU

Se balader en découvrant l'histoire des sorcières chassées et brûlées à Monceau, celle des combats féministes à Ixelles ou le passé colonial d'Ostende. Des initiatives de tourisme local fleurissent pour explorer nos villes et leur passé autrement.

**BONS  
BAISERS  
DE...**

« J'aimerais qu'on se projette en 2060. » Cette année-là, une journaliste racisée reçoit le prix Mireille Tsheusi-Robert (du nom de la directrice de l'Asbl Bamko) pour son travail de documentation sur les violences vécues par les femmes noires et afro-descendantes, ce compris au sein des organisations féministes ; on enseigne dans les écoles que le premier film de l'histoire du cinéma est *La fée aux choux* d'Alice Guy et non *L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat* des Frères Lumières ; l'hôtel de ville de Charleroi a destitué depuis longtemps sa statue célébrant « nos vétérans coloniaux » ; les Red Flames, coachées par une entraîneuse carolo, ramènent la Coupe du Monde en Belgique ; une juge noire ayant débuté sa carrière au tribunal du travail siège enfin à la Cour de cassation.

Crapahutant à un train de sénateur, une trentaine de personnes suit Mariam Traoré, Viviane Nana et Leslie-Yosra Lukamba, animatrices d'une balade contée décoloniale « de mémoire et de réparation » traversant Charleroi, de la ville-basse - sa grande librairie Molière et son théâtre Marignan - à la ville-haute - son stade de foot, son hôtel de police aux airs de phare, son mémorial dédié au génocide perpétré contre les Tutsis au Rwanda dans le parc Astrid. « Nous travaillons sur les imaginaires et les représentations de manière pluridisciplinaire et prospective, précise Leslie Yosra-Lukamba, coordinatrice de l'Asbl I see you. On pourrait le faire dans une vision sombre et

dystopique mais on préfère imaginer l'avenir positivement. Se réapproprier les imaginaires, c'est une façon de lutter, de militer mais aussi de prendre soin. Et le soin, ça répare. » Visites guidées décoloniales, parcours LGBTQIA+, promenades féministes et queers... Certaines de ces balades ont plus de dix ans, d'autres sont bien plus récentes. En groupe avec un guide, seul en écoutant un podcast, par le biais de la fiction, du vécu ou du théâtre... De plus en plus, diverses manières de visiter les villes se développent partout en Belgique, dévoilant des récits trop longtemps étouffés et questionnant l'ordre dominant. « En dix ans, la demande a largement augmenté et donc, l'offre aussi. Mais attention à la récupération », prévient Aliou Baldé, responsable de la cellule espace public du Collectif mémoire coloniale et lutte contre les discriminations (CMCLD) qui organise des balades décoloniales depuis une décennie. D'abord centrées sur Bruxelles, les promenades du collectif - de précieuses sources face aux abyssales lacunes de l'enseignement belge sur l'histoire de la colonisation - se sont aussi délocalisées à Ath, Mouscron, Liège, Namur, Charleroi. « On le perçoit souvent comme de la déco mais l'espace public est politique et n'est certainement pas neutre. Il dit que la race existe, véhicule des messages racistes... Et paradoxalement, malgré cette violence, c'est un espace auquel on a plus facilement accès, en comparaison avec d'autres », poursuit-il. En politisant l'espace public, ces balades incarnent aussi un outil de lutte. « Elles ont une fonction réparatrice, avance Apolline Vrancken, architecte fondatrice de L'architecture qui dégenre, une Asbl à l'origine des Journées du matrimoine et qui organise des visites guidées féministes à Bruxelles. D'une part, il s'agit d'occuper l'espace public, d'y prendre sa place. Ça reste un espace violent, tout le monde n'y est pas le bienvenu. D'ailleurs, on voit que ça dérange, les balades sont souvent interrompues. D'autre part, au-delà de visibiliser certaines histoires, il s'agit de comprendre les mécanismes de leur invisibilisation. Si les femmes ne sont pas présentes dans l'histoire, ce n'est pas un oubli mais un effacement volontaire à questionner. » -s.f.





Le 6<sup>e</sup> continent

**BONS  
BAISERS  
DE...**

## BRUXELLES

Contrairement à ses voisines, Paris et Amsterdam, la capitale belge n'est pas une ville-musée. Pour attirer les touristes, une stratégie événementielle est déployée depuis vingt ans, faisant de Bruxelles une ville « où il se passe toujours quelque chose ». Elle soulève une question fondamentale : pour qui dessine-t-on la ville ? Les touristes, les habitants, les navetteurs ?

# Bruxelles l'événementielle

« Une des dernières industries qu'on peut développer à Bruxelles, c'est le tourisme. » Lorsque cette idée est soufflée, au début des années 2000, celui qui l'émet n'est pas encore bourgmestre de Bruxelles-Ville et celui qui l'entend ne dirige pas encore Brussels Major Events (BME, créée en 2012), l'Asbl organisatrice des grands événements dans l'espace public bruxellois. A l'époque, Tripadvisor en est à ses débuts et classe Bruxelles comme « la ville la plus ennuyeuse du monde ». Une solide conviction naît ainsi chez Philippe Close (PS), alors chef de cabinet du bourgmestre Freddy Thielemans puis échevin du Tourisme : il faut sortir Bruxelles de la torpeur et de son image de ville administrative plutôt rasoir. « Elle était connue pour ses congrès, notamment à l'Europe et l'Otan, avait la réputation de fermer à 22h et était en pleine transition, évoque Philippe Close, aujourd'hui bourgmestre et professeur invité du Master en management d'événements à l'hecs. On passait d'une ville d'usage – avec des circuits pour que les gens viennent y travailler, comme les viaducs, les autoroutes urbaines, etc. – qui se fout de ses habitants, à une ville d'habitat. » C'est dans ce contexte que germe la stratégie événementielle – qui permet « de valoriser la ville et créer de nouveaux emplois » – déployée par Bruxelles depuis vingt ans. La source d'inspiration des autorités se situe de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, où Montréal et Québec ont industrialisé le modèle événementiel. « C'est vraiment un moyen efficace de placer une ville sur une carte. Et c'est moins cher que de faire un Guggenheim », souligne Olivier Mees, directeur de BME. Le socle de cette nouvelle politique urbaine : un Plan de Développement International (PDI) entériné par le gouvernement régional en 2007. « Son adoption marque un changement de paradigme : Bruxelles doit devenir attractive et compétitive,

observe Claire Scohier, chargée de mission urbanisme et logement chez Inter-Environnement Bruxelles (IEB). On cherche l'effet Bilbao, Lille, Barcelone. »

Aujourd'hui, dans la capitale belge, il y a toujours un événement à l'agenda. Le plus couru : les Plaisirs d'Hiver. Autrefois petit marché de Noël et patinoire calfeutrés sur la Grand-Place, il s'étale désormais sur six semaines au-delà de l'hypercentre et appâte trois millions de visiteurs. Autour de « la plus belle place du monde », où les chocolateries côtoient les Atomium et les Manneken Pis miniatures, les commerçants confirment. « On est connu partout dans le monde pour notre gentillesse et nos fêtes. Le week-end dernier, c'était la Saint-Patrick et il y avait tous les Irlandais ! », sourit une vendeuse de gaufres. « Nous restons vigilants à associer les habitants dans l'organisation, pour qu'il y ait un sentiment de paternité : les événements uniquement pensés pour les touristes sont rejetés par la population », tempère Olivier Mees.

### Une disneylandisation de la capitale

Pollutions sonores au Brussels Summer Festival, dégradation des espaces verts au Cinquantenaire ou au parc Josaphat, privatisation de l'espace public lors du Fiesta Latina au Bois de la Cambre ou du Balkan Trafik à De Brouckère... Dans le microcosme associatif, les effets d'un phénomène dépeint comme une « disneylandisation » de la capitale sont régulièrement dénoncés, à commencer par la surconcentration « dans l'espace et le temps » des activités dans le centre-ville de Bruxelles. Face à cette saturation du Pentagone, les autorités locales manifestent une volonté de décentralisation, à la fois pour mieux répartir les événements (et donc les nuisances) sur les autres communes de la Région et offrir aux touristes des expériences « hors des sentiers battus ». Summer Pop à Neder-over-Hembeek, Brussels Bright Festival étendu à



**L'organisation de grands événements en milieu urbain, comme ici le festival des lumières Bright Brussels, nécessite une solide concertation avec les habitants, en amont et en aval des grands événements.**

Schaerbeek... « Ça permet de dynamiser les quartiers ! Dans les années 2000, quand on a lancé Bruxelles-les-Bains et investi dans la zone du Canal, on s'est fait massacrer ! Tout le monde disait de ce coin que "ça pue, c'est moche, c'est nul". Aujourd'hui, c'est l'endroit où il se passe le plus de choses, notamment en termes d'occupations temporaires, cadre le mayer. L'événementiel urbain, ce ne sont pas que de gros festivals. C'est aussi créer une activité dans des lieux qui n'ont pas encore complètement défini leur affectation. »

Vu l'absence de réflexion sur une sobriété événementielle générale, cette volonté d'étalement festif titille. D'aucuns y décèlent une colonisation constante – et perçue comme inconciliable avec les objectifs de développement durable – de l'espace public. Avec la crainte que celui-ci ne devienne « hostile » aux habitants. « Historiquement, beaucoup de choses ont nui à l'habitabilité de Bruxelles. Les grands travaux, la bruxellisation, les démolitions, la construction de zonings monofonctionnels, etc. Depuis quinze ans, c'est l'événementialisation à outrance et le sur-tourisme dans certains quartiers, soulève Marion Alecian, directrice de l'Atelier de recherches et d'actions urbaines (Arau), qui défend la ville comme lieu de vie volontaire. Si c'est développé dans une optique d'animations urbaines, c'est chouette ! Mais ici, l'objectif marketing déployé derrière – placer Bruxelles comme une ville de city trips, fêtarde, où il se passe toujours quelque chose – pose une série de questions. Comment les dérives sont-elles maîtrisées et régulées ? Comment les habitants peuvent-ils se retrouver dans cette production événementielle ? »

Parmi les « dérives », les associations désignent deux nouvelles affectations muséales perçues comme un

« symptôme de la touristification à l'œuvre » : celle de la Bourse et de l'Hôtel de Ville. Le premier bâtiment sera bientôt un « pôle d'attraction culturelle » avec le Belgian Beer World, un bar sur un toit panoramique, une galerie centrale, des salles de séminaires et d'exposition ; le second sera transformé en musée suite au déménagement de l'administration à BruCity. « Le cas de la Bourse est symbolique : c'est un lieu de rassemblement lié à la collectivité. On avait proposé d'en faire le musée du capitalisme, tandis que le musée de la bière aurait pu être localisé dans une ancienne brasserie moins proche du centre. Bref, c'est du patrimoine transformé en outil marketing dans un endroit déjà soumis à une forte pression touristique. Quand on met bout à bout les transformations du centre... Où est la décentralisation ? ! », illustre Marion Alecian.

Reste encore « l'événementialisation du piétonnier », avec De Brouckère comme centre névralgique. Minérale et de plain-pied, elle a été pensée pour qu'on puisse y « brancher et débrancher » un événement. Le départ d'une grande course, un concert, un festival... « Quand on refait l'espace public, il faut penser à l'événementiel », justifie Philippe Close. Dépiautée de l'enseigne Coca-Cola qui la surplombait – une banderole en soutien à Olivier Vandecasteele la domine désormais –, vide de voitures, elle est aujourd'hui aussi dépourvue d'arbres et de vie. « C'est un lieu de transit, on y passe sans s'arrêter, résume Apolline Vrancken, architecte et fondatrice de l'Asbl L'architecture qui dégenre. Plusieurs indicateurs permettent de remarquer pour qui, ou pour quoi, l'espace public est pensé. Y a-t-il des infrastructures dédiées à la vie quotidienne, comme des bancs ou des plaines de jeux ? Est-ce qu'on a le droit de se poser librement, sans consommer ? Quelle »



## Le 6<sup>e</sup> continent

› est la nature des commerces ? L'empiètement des terrasses à Sainte-Catherine ou le pullulement de petits supermarchés de touristes, comme celui dans la rue au Beurre, sont des marqueurs de transformation. A l'inverse, dans le quartier voisin du Béguinage, le fait que les autorités maintiennent le Grand Hospice comme propriété du CPAS pour en faire un habitat intergénérationnel souligne l'importance du tissu urbain public. Ils auraient pu maintenir ce que c'est pour l'instant : une guinguette. La guinguette, c'est sympa, c'est joli... Mais c'est la porte ouverte à la gentrification et la touristification. »

Aujourd'hui boosté dans le centre, peut-être demain davantage dans sa périphérie, le tourisme par l'événementialisation remet un vieux débat au goût du jour : comment, et pour qui, fabrique-t-on la ville ? « On ne peut pas retomber dans la ville d'usage, cette fois non pas pour les gens qui viennent y travailler mais pour ceux qui viennent la visiter », acquiesce Philippe Close. « L'événementiel est le cheval de Troie pour développer l'attractivité des quartiers, prévient Stéphanie D'Haenens, chargée de mission environnement chez IEB, qui détecte aussi une stratégie d'éviction de la contestation sociale. On aplatit les villes, on les homogénéise. Ce qui permet d'éviter une touristification massive du centre, c'est la forte présence du logement public et la résistance du tissu associatif... qu'on affaiblit en le sous-finançant et qu'on invisibilise en chassant les manifestations vers les grands boulevards de la Petite Ceinture. Avant, on manifestait devant la Bourse ! »

Pour l'heure, le centre-ville reste « vivant, diversifié, chaotique, habité » - une caractéristique de la capitale belge, pauvre en son centre et riche en sa périphérie, contrairement à ses voisines. Néanmoins, l'évolution de la politique événementielle est scrutée de près. Et les autorités auront peu d'excuses si Bruxelles devait répéter les mêmes erreurs que d'autres grandes villes européennes, les ravages découlant d'un manque de régulation. Augmentation drastique des loyers, centres vidés de ses habitants... Dans le centre-ville, le risque de désertification au profit de logements touristiques préoccupe un résidant sur quatre d'après une étude de la perception du tourisme auprès des Bruxellois parue en 2021. « Nous devons rester vigilants, il y a une tension sur les prix. On est très dur sur le coliving et Airbnb - avec des taxes et des permis d'urbanisme - depuis le début. Et la Ville est le plus gros propriétaire du pays, rassure Philippe Close. Ce qui s'est passé à Barcelone, où Airbnb a déréglé le marché du logement, a fait naître une théorie selon laquelle le tourisme est nuisible pour les villes. Il faut nuancer : le tourisme n'est pas nuisible mais l'excès nuit en tout. » L'excès d'événements aussi ? L'avenir nous dira si une politique événementielle plus éclatée sur la Région servira à alléger son centre ou à exporter sa densité touristique. A suivre. — Sarah Freres

**BONS  
BAISERS  
DE...**

**BRUGES**

## « Ce n'est pas toujours facile de dire la messe »

**Le curé de la Cathédrale Saint-Sauveur de Bruges y habite depuis plus de vingt ans. Il officie dans trois des églises de la ville et dénonce, parfois, le « manque de respect » des touristes.**

« Bruges est une ville très touristique, il y a donc tout le temps de l'affluence. Les églises ne sont pas épargnées. Ici, dans la cathédrale Saint-Sauveur, les touristes viennent plus que les Brugeois parce qu'elle est l'église principale et la plus ancienne de Bruges. Le tourisme de masse n'est pas forcément une mauvaise chose : l'église est la maison de Dieu et accueille tout le monde. En plus, on trouve plein de choses intéressantes dans cette cathédrale : l'architecture, les tapisseries, les peintures flamandes, les statues, l'orgue, et surtout le Trésor. Par contre, beaucoup de touristes prennent la cathédrale pour un musée. Certains viennent même pendant la messe. Ils ne respectent pas les recommandations, qui sont pourtant affichées à toutes les entrées et plusieurs autres endroits : ne pas faire de bruit, ne pas prendre des photos avec le flash, respecter les endroits de prière... Gérer l'église avec les touristes représente beaucoup de travail. Il n'est pas toujours facile de dire la messe dans ces conditions. Si je pouvais faire passer un message aux touristes, je leur dirais d'avoir un peu plus de respect pour la cathédrale et les gens qui viennent y pratiquer leur foi. Ce n'est pas un musée, c'est un lieu de recueillement. » —

**Juliette Cordemans (stag).**



— Juliette Cordemans

# 21 juin 2023 - En Belgique, la colocation de « La Libellune » accueille des mamans solos

**20 minutes** SOCIÉTÉ En Belgique, la colocation de « La Libellune » accueille des mamans solos



ACCUEIL > SOCIÉTÉ

## En Belgique, la colocation de « La Libellune » accueille des mamans solos

**ÉGALITÉ FEMMES-HOMMES** Particulièrement touchées par la précarité, les familles monoparentales peinent souvent à trouver un logement

Mathilde Desgranges | Publié le 21/06/23 à 10h02 — Mis à jour le 21/06/23 à 14h33

10 COMMENTAIRES 630 PARTAGES



Nina, Maëlle et Géraldine devant la maison qu'elles partagent, la « Libellune ». — © Mathilde Desgranges / 20 Minutes

### À LIRE AUSSI



16/06/23 | JUSTICE  
Val-d'Oise : Condamnée à sept ans de prison pour avoir défenestré son...



16/06/23 | SÉCHERESSE  
Ile-de-France : Paris et la petite couronne sous « vigilance » sécheresse



16/06/23 | 13 NOVEMBRE  
Bataclan : La plainte du père d'une victime contre une journaliste...

+ D'ACTU

- Premières victimes de la précarité, les familles monoparentales peinent à accéder au logement.
- Pour alléger la charge mentale et réduire le coût des factures, Nina, Maëlle, Katrin et Géraldine ont décidé de monter une colocation. Ces quadragénaires partagent désormais une grande maison dans la banlieue bruxelloise où l'entraide et les préoccupations écologiques règnent.
- Un mode de vie hors-norme, encore plus rare en France qu'en Belgique. De notre côté de la frontière, « la colocation monoparentale demeure un épiphénomène », insiste Nathalie Guellier, fondatrice du site Parent-solo.fr.

*Tu seras un homme -féministe- mon fils !* Le titre du livre de l'autrice Aurélia Blanc pourrait bien être la devise de Nina. Cette mère célibataire élève son fils dans une maison exclusivement féminine, à l'exception du jeune garçon de 10 ans. Elle partage une grande maison à briques rouges avec une autre mère célibataire, Maëlle, accompagnée de sa fille Anoucha, et deux femmes solos, Katrin et Géraldine, victimes de burn-out. Toutes ont rejoint la maison avec le besoin de se reconstruire et de rompre la solitude.

« J'ai quitté le père de mon enfant, avec lequel j'étais très soumise, le jour où j'ai réalisé que mon fils commençait à se comporter avec moi de la même manière », confie Nina, qui souligne une domination mutuelle. Depuis près de trois ans, inquiète de voir son fils Léon s'emplier « d'égoïsme », elle a donc rejoint cette colocation monoparentale en banlieue de [Bruxelles](#)... même si ce dernier ne vit pas toujours bien le fait de n'être entouré que de quatre femmes et d'une fillette.

Surnommé « La Libellune », le projet de cohabitation naît en 2018 au détour d'une conversation entre deux femmes, dont aucune n'habite la maison aujourd'hui. « Une amie m'a fait part de son intention de se séparer du père de ses enfants, et de son inquiétude de ne pas trouver de logement abordable dans le quartier », raconte Muriel, qui venait d'acquérir cette propriété située à l'extrémité du jardin de sa propre maison. Comme un signe du destin. En plein burn-out, son amie n'avait pas le cœur à élever ses enfants sans aide, ni à se retrouver seule pendant la semaine de garde de leur père. « Son histoire a beaucoup résonné en moi », confie Muriel, qui a rapidement proposé de faire de son nouveau bien un habitat pour femmes en difficulté.

### **Un cocon propice à l'épanouissement**

Au fil des départs des premières habitantes, quatre nouvelles « Libs » ont investi les lieux. Malgré leurs faibles revenus, elles vivent dans une grande maison de 270 mètres carrés avec six chambres, jardin, serre et potager. Loyer estimé : 2.500 euros. « La propriétaire fait un geste, précise Nina. On ne paie que 1.700 euros par mois. » Consciente de la précarité des mères célibataires et de leurs difficultés pour accéder au logement, face à la crainte de leur insolvabilité, Muriel n'a pas imposé de loyer. « Je leur ai dit de mettre ce qu'elles peuvent, tout en tenant compte de l'habitat dont elles disposent, précise-t-elle. Je reçois bien plus avec un excellent voisinage qu'avec de grosses rentrées d'argent. »



Nina, Maëlle et Géraldine partagent un moment de complicité dans leur cuisine. - ©Mathilde Desgranges / 20 Minutes

Très investie, cette dernière a réalisé des travaux pour rendre la maison propice à la colocation, en ajoutant des chambres et des salles de bains. Elle cherche aussi à créer du lien avec ses locataires, en leur proposant régulièrement des sessions jardinage.

Au cœur de son grand jardin, se trouve une mare pleine de larves qui se transforment en un nuage de libellules bleutées, à l'arrivée des beaux jours. « Leur métamorphose de petites larves à de beaux insectes traduit plutôt bien l'état d'esprit de la colocation », résume Géraldine. La propriétaire tient à ce que la maison reste un cocon propice à l'épanouissement pour « qu'on s'envole de nos propres ailes », au maximum au bout de trois ans en théorie.

#### « Devenir plus qu'une mère »

Lorsqu'elles sont arrivées, « Maëlle et sa fille Anoucha ne faisaient qu'un », décrivent ses colocataires. Mère célibataire épuisée, Maëlle avait tendance à céder à tous les caprices de sa fille. Lui transmettre les règles de vie en société, telles que le partage, la patience ou le respect de la vie privée, n'était plus une priorité. Habiter en communauté lui a permis de rétablir une autorité et de prendre du temps pour elle. En quelques mots, de « devenir plus qu'une mère ».

Sa fille et Léon, tous deux enfants uniques en garde alternée, se retrouvent à partager des journées en famille. « Ils sont devenus une fratrie, un peu comme dans une famille recomposée », décrit Maëlle. Entre les deux mères de la colocation s'est aussi développée « une forme de coparentalité, comme dans un couple ». Chacune s'occupe des enfants, quand l'autre mère est occupée. Une « véritable charge mentale en moins », estime cette dernière.

Dans les colocations monoparentales, le foyer « s'est ouvert et redéfini à travers de nouvelles manières de vivre en commun, où la famille se décompose et se recompose en de multiples modèles [...] jusqu'à la définition même de "ménages non familiaux", analyse la sociologue de l'Institut Paris Région Isabelle Barazza, à l'origine [d'un dossier d'études sur la colocation](#). La Belgique fait partie de ces pays qui ont une culture de la colocation bien plus ancrée que la nôtre. »

#### « La colocation monoparentale demeure un épiphénomène en France »

Un mode de vie hors-norme, encore plus rare en France qu'en Belgique. De notre côté de la frontière, « la colocation monoparentale demeure un épiphénomène, insiste la fondatrice du site [Parent-solo.fr](#), Nathalie Guellier. [...] Les choses ont peut-être évolué ces dernières années où la précarisation s'aggrave mais il reste tout de même un effet mirage dans les médias, qui parlent beaucoup d'un phénomène qui existe peu. » Pourtant la demande existe. Sur le seul site [Parent-solo.fr](#), trois à quatre personnes en recherche d'une colocation monoparentale postent une annonce chaque semaine. Peu d'entre elles verront leur désir se concrétiser.

D'ailleurs, beaucoup de projets de mise en place de colocations pour familles monoparentales tels que le projet « Fami Solo » de l'entreprise Fra Veillance, celui de l'association Le cocon solidaire » ou encore celui de l'association Parent'aise, sont tombés à l'eau ces dernières années. Chaque fois, faute de moyens financiers.

## **En retard sur la législation en faveur de l'égalité femmes-hommes**

La différence entre les deux pays voisins s'explique notamment par le retard de la France en matière d'égalité femmes-hommes. Dès 2016, la Fédération Wallonie-Bruxelles applique par exemple une législation sur le *gendermainstreaming*, l'intégration de la dimension de genre dans les politiques publiques, pour l'ensemble de sa région.

La Cellule égalité des chances de la Commission communautaire française (Cocof), dépendante de son service public, s'attache depuis à la conception et la création d'habitations genrées ainsi qu'à une budgétisation sensible au genre pour limiter les inégalités. « Des mesures qui ont permis de faire avancer les choses », confirme Apolline Vranken, fondatrice de la plateforme L'architecture qui dégenre.

D'autant qu'à la Région de Bruxelles, « on a la chance que le secrétariat à l'égalité des chances et le secrétariat au logement soient gérés par la même personne, ce qui facilite la discrimination positive envers les femmes pour le logement », précise la présidente de l'association féministe Angela D., qui propose des solutions de [logement](#) sensibles aux genres. Début 2022, son association a pu aider une mère célibataire à voir « son rêve de construire un habitat réservé aux femmes dans sa situation » se concrétiser, avec la naissance du projet FEM's, grâce aux subventions publiques.

## **De premières pistes de réflexion**

À l'instar de leurs homologues belges, certains élus français commencent à envisager la budgétisation sensible au [genre](#) (BSG), « mais on ne peut pas dire que ce soit appliqué en France, précise Isabelle Gueguen, experte spécialiste de la BSG. On n'en est qu'à quelques expérimentations, et la Commission égalité du Parlement commence à se pencher sur la question. » En [Île-de-France](#), la révision du schéma régional de l'habitat et de l'hébergement (SRHH), « comporte de nombreux points sur le logement adapté, mais rien n'est envisagé concernant le genre », complète la sociologue Isabelle Bazzara. Ce document encadre les politiques publiques de la région en la matière pour l'année 2023 et les cinq années à venir.

Quelques initiatives commencent timidement à émerger, insufflées par l'associatif ou des start-up. Basée à Montreuil, dans le département de Seine-Saint-Denis, l'association Collective des mères isolées a entamé des discussions avec la mairie pour créer des logements partagés, destinés aux familles monoparentales. « Mais tout cela reste encore à l'état de projet, précise la cheffe de projet du service étude et développement urbain de la ville, Margaux Ducas-Binda. On n'est même pas sûrs que cela se fera. »

# 18 juillet 2023 - RTBF - Ceci n'est pas un selfie : Apolline Vranken, architecte investie dans les questions de genre et de rééquilibrage de l'espace public



The image shows a screenshot of a podcast player interface. At the top, there is a navigation bar with the RTBF Auvio logo, and links for 'Direct', 'Podcasts', 'KIDS', and 'Mon Auvio'. Below the navigation bar, the text 'La Première - Culture' is displayed. The main title of the podcast is 'Ceci n'est pas un selfie', with a subtitle 'Apolline Vranken, architecte investie dans les questions de genre et de rééquilibrage de l'espace public'. The duration is '45 min' and it was published on '18/07/23'. There are four action buttons: 'Lecture' (with a play icon), 'Tous les épisodes' (with a folder icon), 'Ajouter à mon Auvio' (with a heart icon), and 'Partager' (with a share icon). A large image of Apolline Vranken speaking into a microphone is visible on the right side of the player. Below the buttons, there is a short text description of the podcast content.

Doctorante (FNRS) à la Faculté d'architecture de La Cambre, Apolline Vranken défend une architecture (et un urbanisme) égalitaire qui favoriserait une symétrie des mouvements entre l'espace domestique traditionnellement féminin et l'espace public, plutôt masculin. Elle s'est donc très vite investie dans les questions de rapport de genre, notamment dans son travail de fin d'études, publié par l'Université des Femmes : « Des béguinages à l'architecture féministe ». La même année, elle crée l'asbl « L'architecture qui dégenre » qui est à l'origine des « Journées du Matrimoine ». Rétablir la place des femmes dans l'urbanisme en tant que créatrices et utilisatrices et intégrer, enfin le genre dans les politiques urbaines font partie de ses combats. Comment est-ce né ? d'où lui viennent les valeurs qu'elle défend ?

20 juillet 2023 - **Apolline Vranken, architecte féministe, cherche à rendre les villes moins anxiogènes pour les femmes**

## **Apolline Vranken, architecte féministe, cherche à rendre les villes moins anxiogènes pour les femmes**



20 juil. 2023 à 08:00 • © 45 min

Par Nadine Wergifosse via  La Première

**C**réatrice de l'asbl "L'architecture qui dégenre" et des ["Journées du Matrimoine"](#), où elle propose des balades guidées instructives mais aussi drôles et joyeuses, Apolline Vranken est une architecte féministe et engagée. Rétablir la place des femmes dans l'urbanisme en tant que créatrices et utilisatrices, et intégrer le genre dans les politiques urbaines font partie de ses combats. Apolline Vranken était l'invitée de *Ceci n'est pas un Selfie* sur La Première.

Dès 2014, Apolline Vranken s'investit au sein du Cercle Féministe de l'ULB et se passionne pour les questions de rapport de genre dans l'espace et d'égalité urbaine. Son travail de fin d'études, publié par l'Université des Femmes s'intitule *Des béguinages à l'architecture féministe*. Il met en valeur des femmes effacées de l'Histoire : ["Les béguines sont les premières architectes féministes en Europe"](#). *Le béguinage de Bruxelles porte un millénaire d'Histoire et pourtant, la pensée et le mode de vie de ces femmes sont d'une modernité étonnante. Elles sont devenues pour moi des modèles pour l'intégration des femmes créatrices au sein de la société*.

## Montrer et démontrer la place des femmes dans la ville

Pour Apolline Vranken, la ville, jusqu'à présent, est faite pour les hommes : *"C'est un constat évident, tout comme celui des inégalités sociales. Moi, j'ai envie d'aller au 'next step' et de travailler collectivement aux changements en donnant des outils pour les usagers pour comprendre la ville et l'urbanisme"*.

Trois projets lui tiennent particulièrement à cœur :

- Créer des marrainages soutenus financièrement par l'État pour des artistes émergentes.
- [Pérenniser les Journées du Matrimoine](#) et obtenir plus de financements des institutions.
- [Nommer un maître architecte féministe à Bruxelles](#), en Belgique et au-delà.

*"Les ponts entre les mondes académiques et associatifs sont absolument nécessaires"* signale celle qui a travaillé pendant plus de deux ans comme chargée de projets pour l'asbl "L'Ilot-Sortir" du sans-abrisme : *"Il y a une évolution des consciences pour un monde plus inclusif. J'espère qu'elle sera plus qu'un phénomène passager"*.

# 20 octobre 2023 - Le Soir - Voici les Sept merveilles de Bruxelles qui font rayonner notre capitale belge à l'international

## Voici les Sept merveilles de Bruxelles qui font rayonner notre capitale belge à l'international

Bruxelles a son incontournable Grand-place, et ses petites rues pittoresques charmantes. Mais d'autres choses font de notre capitale une destination à part entière : visit.brussels vient de récompenser ces sept initiatives culturelles et touristiques. Alors si vous ne les avez pas encore visitées, c'est le moment ou jamais.

PAR ANISSA HEZZAZ. PHOTOS : UNSPLASH. | LE 20 OCTOBRE 2023

Partager     

Ce jeudi 19 octobre se déroulaient les visit.brussels Awards, une initiative visant à récompenser les lieux culturels et touristiques bruxellois qui permettent à notre capitale de rayonner au niveau national et international. Cette récompense est attribuée chaque année depuis 10 ans et les gagnants sont sélectionnés selon sept critères : l'originalité du lieu, l'innovation, l'inclusivité, la réussite du projet, l'orientation client, la durabilité du projet, et enfin, les efforts pour le rendre accessible aux personnes à mobilité réduite. Plusieurs prix sont attribués, mais cette année, d'autres catégories s'ajoutent au palmarès : le prix du public, qui récompense l'initiative ayant reçu le plus de votes du public toute catégorie confondue, le Best Nightlife Experience, qui récompense l'initiative la plus originale mettant la nuit bruxelloise sur le devant de la scène, et enfin, le Digital Innovation, qui récompense un projet numérique, inclusif et accessible à tous. Au total, une septantaine de projets étaient en compétition, mais voici les grands gagnants par catégorie.

---

DERNIERS AR

### Dans la catégorie "Nouveau Projet audacieux"

Queering Brussels par l'ASBL L'architecture qui dégenre : Il s'agit d'une exposition collective grand public qui a pris place aux Halles Saint-Géry. Elle avait pour mission de mettre en lumière des vécus et des réflexions liées aux identités LGBTQIA+ dans les sociétés édifiées.

### Dans la catégorie "Bruxelles sur scène"

Le Kunstenfestivaldesarts 2022, un festival dédié au théâtre et à la danse contemporaine, aux performances et aux arts visuels.

## "Sept merveilles de Bruxelles" récompensées jeudi à la Bourse

Publié le 20/10 à 02h24 par Agence Belga

**Des initiatives culturelles et touristiques bruxelloises qui ont contribué en 2022 à faire rayonner la capitale belge au niveau national et international ont été récompensées par des visit.brussels Awards, jeudi soir à la Bourse. Parmi ces "sept merveilles de Bruxelles", s'illustrent entre autres le Kunstenfestivaldesarts, le Brussels Beer Project ou encore StrEat Fest, fait part visit.brussels Awards dans un communiqué dans la soirée.**

Le public et le jury, composé de membres des différentes associations professionnelles du secteur touristique et de la presse, ont départagé les gagnants dans cinq catégories parmi une septantaine de projets. Les critères retenus étaient l'originalité, l'innovation, la réussite du projet, l'orientation client, la durabilité du projet et les efforts pour le rendre accessible aux personnes à mobilité réduite.

"Queering Brussels", par l'ASBL L'architecture qui dégenre, s'est illustré dans la catégorie du nouveau projet audacieux, le "Kunstenfestivaldesarts 2022" a remporté la récompense de la catégorie "Bruxelles sur scène". L'award de l'innovation numérique a été attribué à "Kinshasa Now @ VirtualPalace", par la SPRL Retinehotel, celui de la meilleure expérience nocturne a été au "Listen Festival 2022" et celui de l'initiative durable au "Brussels Beer Project stops far export".

Dans la catégorie co-création, l'award a été remis à "In.out.siders", par l'ASBL LaVallée, et le vote du public a récompensé le "StrEat Fest", par l'asbl Tatou Production.

Cette initiative de visit.brussels, l'agence de promotion et de communication dédiée au rayonnement touristique, culturel et événementiel de la Région de Bruxelles-Capitale, qui récompense "les sept merveilles de Bruxelles" existe depuis onze ans. visit.brussels, l'agence de promotion et de communication dédiée au rayonnement touristique, culturel et événementiel de la Région de Bruxelles-Capitale, qui récompense "les sept merveilles de Bruxelles" existe depuis onze ans.

# 21 octobre 2023 - Moustique - Culture et tourisme : voici les 7 «merveilles» de Bruxelles récompensées à la Bourse



CONCOURS ABONNÉS



N

ACTU ▾ OPINIONS ▾ CULTURE ▾ TENDANCES ▾ MÉDIAS ▾ PROGRAMME TV

 Belgique

## Culture et tourisme : voici les 7 «merveilles» de Bruxelles récompensées à la Bourse

Par [Rédaction avec Belga](#) Samedi 21 octobre 2023 13:21

 Temps de lecture : 1 minute



**Des initiatives culturelles et touristiques bruxelloises qui ont contribué en 2022 à faire rayonner la capitale belge au niveau national et international ont été récompensées par des visit.brussels Awards, jeudi soir à la Bourse.**

Parmi ces "sept merveilles de Bruxelles", s'illustrent entre autres le Kunstenfestivaldesarts, le Brussels Beer Project ou encore StrEat Fest, fait part visit.brussels Awards dans un communiqué dans la soirée.

Le public et le jury, composé de membres des différentes associations professionnelles du secteur touristique et de la presse, ont départagé les gagnants dans cinq catégories parmi une septantaine de projets.

Les critères retenus étaient l'originalité, l'innovation, la réussite du projet, l'orientation client, la durabilité du projet et les efforts pour le rendre accessible aux personnes à mobilité réduite.

"Queering Brussels", par l'ASBL L'architecture qui dégenre, s'est illustré dans la catégorie du nouveau projet audacieux, le "Kunstenfestivaldesarts 2022" a remporté la récompense de la catégorie "Bruxelles sur scène".

L'award de l'innovation numérique a été attribué à "Kinshasa Now @ VirtualPalace", par la SPRL Retinehotel, celui de la meilleure expérience nocturne a été au "Listen Festival 2022" et celui de l'initiative durable au "Brussels Beer Project stops far export".

Dans la catégorie co-création, l'award a été remis à "In.out.siders", par l'ASBL LaVallée, et le vote du public a récompensé le "StrEat Fest", par l'asbl Tatou Production.

Cette initiative de visit.brussels, l'agence de promotion et de communication dédiée au rayonnement touristique, culturel et événementiel de la Région de Bruxelles-Capitale, qui récompense "les sept merveilles de Bruxelles" existe depuis onze ans.

## Le logement est encore un lieu inégalitaire : à quand une vraie chambre à soi ?



© Tous droits réservés

04 déc. 2023 à 12:14 • 9 min

**C** est une petite révolution qui est en marche dans la manière de concevoir le logement.

Fin novembre, à l'occasion du [colloque "Habiter le care"](#), le guide ["Inégalités de genre dans l'habitat en Région de Bruxelles-Capitale"](#) était présenté par Nawal Ben Hamou (PS), secrétaire d'État chargée du Logement et de l'Égalité des chances.

Cette publication est le fruit du travail d'un groupe composé des opérateurs-trices du logement social, des membres du cabinet de Nawal Ben Hamou et des représentant-es d'associations de la société civile, parmi lesquelles les associations féministes [Vie Féminine](#) et [Angela.D](#) (dont l'objectif est d'attirer l'attention sur le logement comme marqueur social des inégalités entre les hommes et les femmes).

Plusieurs questions ont été posées au sein de ce groupe, et notamment : comment introduire l'égalité des genres dans les logements sociaux ?

### Inégalités genrées dans les logements

*"Nous avons rencontré l'association Angela.D pendant la période du Covid, une période qui a mis en exergue les inégalités genrées que les femmes rencontraient dans leur habitation, comme ne pas avoir accès à un bureau séparé pour travailler, etc. Il se trouve que j'ai la compétence du logement et de l'égalité des chances, je pouvais donc agir", explique aux Grenades Nawal Ben Hamou.*

*"Nous avons accueilli Christiane Thiry de l'association Angela D. en stage dans le cabinet dans le cadre de son Master en études de genre, ce qui a amené à la création de ce groupe de travail qu'elle a animé et, aujourd'hui, à la publication de ce guide à destination des administrations et institutions publiques, dont Bruxelles Logement, la Société du Logement de la Région de Bruxelles-Capitale (SLRB) et les Sociétés Immobilières de Service Public (SISP). Nous demandons que le genre soit inclut dans leurs cahiers des charges en vue de créer ou rénover des logements publics. Il faut en faire des logements égaux. C'est plus compliqué pour les logements privés, mais nous ne désespérons pas, j'ai eu des rencontres et discussions avec des entreprises à ce sujet", continue Nawal Ben Hamou.*

Le guide demande par exemple que les cahiers des charges soient désormais rédigés en écriture inclusive et que les soumissionnaires écrivent précisément comment ils comptent intégrer la dimension de genre dans leur projet. Il préconise encore la composition d'un jury paritaire pour évaluer les offres qui sont soumises dans le cadre d'un marché public lié à la construction d'un logement.

*"Comme la durabilité et la question environnementale doivent apparaître dans les cahiers des charges, il faut également y faire apparaître la question du genre et inclure par exemple un-e référent-e genre dans les projets", souligne Chloé Salembier, co-fondatrice et administratrice de Angela.D.*

## **Pour que certains enjeux ne passent pas à la trappe**

Au sein de **L'Architecture qui dégenre**, "on se réjouit de la publication de ce guide, c'est un grand pas en tant qu'outil de sensibilisation, même si pour nous, il faudrait aller plus loin et inscrire dans la loi l'obligation de tenir compte du genre dans la création ou la réhabilitation de logements, et ce à toutes les étapes du projet. C'est vraiment important car les enjeux ne sont par exemple pas les mêmes au moment de l'esquisse et au moment du début du chantier. A chaque phase d'un projet d'architecture, certains enjeux peuvent passer à la trappe. La sensibilisation est vraiment importante sur ce sujet car même la création d'une loi ne suffirait pas", précise Apolline Vranken, fondatrice de l'association. "L'architecture qui dégenre a formé les SISP et les agent-es de la SLRB dans le cadre d'un marché public. Nous formons aussi depuis plus de deux ans les agent-es communaux sur les questions de genre et de ville."

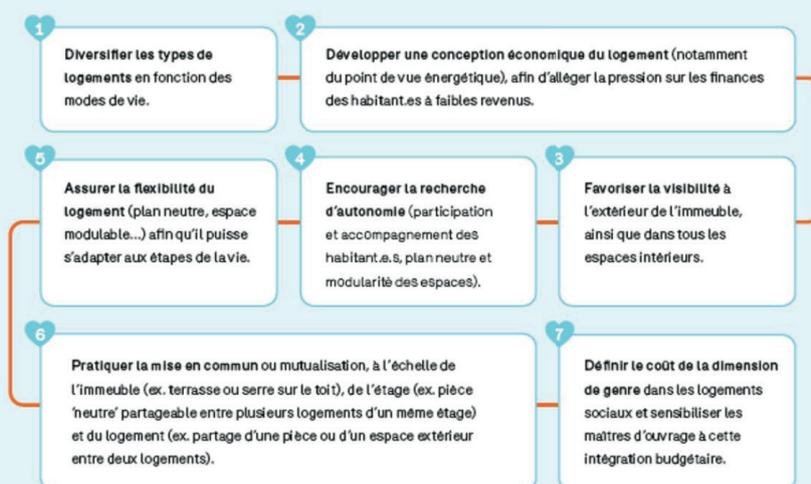
A partir du guide, des modules de formation ont également été créés par Angela.D et seront donnés l'année prochaine aux acteur-rices du logement en Région bruxelloise.

**»** *Une fois les espaces construits, qui nettoiera les espaces communs ? Comment on les gère ?*

Pour créer un logement plus égalitaire, le guide recommande de diversifier les types d'habitation (pour personnes seules, familles monoparentales, colocataires, couples sans enfant...) coexistant à chaque étage.

*"C'est très intéressant, réagit Apolline Vranken, car le Règlement régional d'urbanisme stipule encore qu'il faut une grande chambre parentale et une plus petite pour un enfant. C'est une vision très hétéronormée d'une habitation uniquement créée pour un couple qui a des enfants. Cela crée des inégalités, par exemple si des femmes, qui ont plus de difficultés à accéder au logement à cause de salaires plus bas, veulent vivre en colocation. Qui aura droit à la grande chambre ? Qui se contentera de la petite ?"*

### 1.2. Les 7 principes d'un logement (plus) égalitaire



© Tous droits réservés

## A l'intersection

Selon Apolline Vranken, le logement se trouve "à l'intersection des questions de genre et des violences économiques et conjugales. Les difficultés à accéder à un logement sont liées au sans-abrisme des femmes, et au fait qu'elles restent parfois dans des situations de violences."

L'article 36 du Code bruxellois du logement impose aux Sociétés Immobilières de Service Public (SISP) d'attribuer 3% de leurs logements sociaux aux familles hébergées en maison d'accueil pour femmes victimes de violences. *"Malgré une augmentation de ces logements au cours des dernières années, le nombre de logements mis à leur disposition par ce biais reste encore trop faible"*, souligne le guide.

Autre question liée à celle du logement, les réalités des familles monoparentales, *"que nous appelons 'monoparentales' pour mettre en avant que ce sont majoritairement des femmes seules avec des enfants à charge"*, précise Apolline Vranken.

En 2020, la Région bruxelloise comptait 86% de mamans seules parmi les familles monoparentales. *"Avec un seul revenu, la recherche d'un logement tient du défi pour ces femmes, qui sont de surcroît confrontées à de nombreux préjugés et discriminations, les propriétaires craignant qu'une femme seule avec enfant(s) ne paie pas son loyer et soit difficile, sinon impossible, à expulser"*, peut-on lire dans le guide.

## Une solution : les habitats groupés féministes ?

Pour faire face à cette réalité, l'association Angela.D mène d'ailleurs un projet en ce moment afin de créer un habitat groupé pour des femmes cheffes de familles monoparentales. Elles sont actuellement en recherche d'un bâtiment afin que ces femmes habitent ensemble, sur le même modèle que [le projet CALICO, qui a commencé en 2018](#).

*"Il s'agit d'un projet de 34 logements dans lequel Angela.D en possède 10 afin de créer un habitat groupé féministe. Un groupe de femme a été choisi pour y habiter et partager des espaces communs, essentiellement le jardin et le rez-de-chaussée. Nous accompagnons ces femmes et nous avons aussi formé les autres associations partenaire de ce projet, qui occupent les autres appartements"*, explique Chloé Salembier. *"Nous ne pouvons pas répondre individuellement à chaque femme qui rencontre des problèmes pour se loger, mais nous pouvons créer des communautés de femmes qui finissent par s'autonomiser."*

” *Les études dans les habitats groupés montrent que mettre la machine à laver dans un espace commun mène à une répartition plus juste des tâches entre hommes et femmes*

Forte de cette expérience, l'association, sous l'égide de Christiane Thiry, s'est impliquée dans la création du guide. *"On a vraiment tenu à garder le mot féministe pour qualifier le groupe de travail qui s'est formé pour travailler sur ces questions. Ça n'a pas été facile, il faut le dire, car le milieu du logement reste très masculin"*, observe Christiane Thiry, administratrice d'Angela.D. *"A partir du projet CALICO, nous avons aussi mis en avant qu'il était important de penser la question du genre dans la conception du bâtiment, mais aussi dans l'accompagnement du projet par la suite, il faut le prévoir dans les budgets."*

Soizic Dubot, de l'association Vie Féminine qui a fait partie du groupe de travail, renchérit : *"L'accompagnement est un aspect très important car cette façon d'habiter en commun bouscule nos habitudes et nos représentations. Il faut soutenir les habitantes et mettre en place des mécanismes de prise de décision. Une fois les espaces construits, qui nettoiera les espaces communs ? Comment on les gère ? Dans une perspective féminisme, il faut former les habitant-es au bricolage, à l'entretien du bâtiment, les sensibiliser aux violences conjugales, à la maltraitance des aîné-es. Créer cette dimension collective permet de lutter contre les inégalités. Il faut rester vigilantes tout le temps, par exemple lors des discussions et des moments de prises de décisions : il ne faut pas que ce soit toujours les mêmes, qui parlent bien français et ont fait des études, qui prennent la parole. C'est donc beaucoup plus large qu'intégrer quelques points dans un cahier des charges."*

## **Le logement, un levier de transformation de la société**

*Comment le mouvement féminisme a-t-il pensé la question du logement et l'habitat ? "Le lieu de vie privé a été créé en opposition à l'espace public. C'est vraiment une frontière à questionner en tant que féministe. Historiquement, cela a été construit comme un lieu de repos et de loisir, mais ce n'est du repos que pour certains. Pour les femmes, il s'agit d'un lieu où elles travaillent, où elles effectuent le travail reproductif et du soin, du care, qui est un travail important mais invisibilisé, caché dans les maisons. On le voit dans la manière dont on l'a construit : des cuisines toutes petites, qui ne sont pas l'endroit de vie principal. Il faut rendre ces tâches plus visibles, elles ne se font pas par magie. En plus, les femmes gagnent moins que les hommes, penser un logement de manière féministe, c'est aussi l'isoler correctement, prévoir des espaces de rangement et l'électroménager commun, pour diminuer les coûts", analyse Soizic Dubot.*

Chloé Salembier ajoute : *"C'est le fameux slogan des années 1970 : le privé est politique. Les logements n'ont pas été construits de manière à accueillir correctement le travail domestique qu'effectuent les femmes gratuitement. Nous appelons à réfléchir à ce sujet et à repenser la manière dont nous habitons les lieux. Cela pourrait faire en sorte que le travail du care ne retombe plus uniquement sur les femmes. Pourquoi la machine à laver se trouve-t-elle dans les caves ? Nous avons visité La Borda en Espagne : les machines à laver se trouvent dans un espace commun et de rencontre, le hall d'entrée, tout le monde passe devant."*

**” Dans une perspective féminisme, il faut former les habitant-es au bricolage, à l'entretien du bâtiment, les sensibiliser aux violences conjugales, à la maltraitance des aîné-es**

En Espagne, [La Borda](#) est une coopérative d'habitat groupé. 25% de la surface construite est dédiée à des espaces communs, qui brouillent la frontière entre espace privé et public, espace productif et reproductif. *"Les études dans les habitats groupés montrent que mettre la machine à laver dans un espace commun mène à une répartition plus juste des tâches entre hommes et femmes. Quand la négociation est collective, il est plus difficile de faire accepter des valeurs machistes, que si on est toute seule"*, explique Chloé Salembier.

Cette visite a également marqué la secrétaire d'État à la Région bruxelloise Nawal Ben Hamou : *"Là-bas, les femmes se retrouvent dans des lieux partagés, elles parlent entre elles. Si l'une d'entre elles est victime de violences conjugales, elle sait qu'elle recevra de l'aide, elle sortira plus rapidement de cette situation"*, se souvient-elle.

Le guide récemment publié sur les inégalités genrées dans l'habitat à Bruxelles insiste d'ailleurs sur l'importance de mettre les espaces en commun.

Pour Chloé Salembier, *"le logement est l'un des derniers bastions de résistance machiste. J'y vois un incroyable levier pour transformer la société. Pendant très longtemps, les féministes ont uniquement pensé le travail comme émancipateur pour les femmes, en leur disant de sortir, de quitter leur espace privé et domestique. Cet espace a été dévalorisé, tout comme les activités essentielles de soin. Il faut changer cela, mais sans oublier de prendre en compte les classes sociales et la perspective intersectionnelle : à mesure que les femmes de la classe moyenne se sont émancipées, elles sont sorties de chez elles et on fait reposer le travail domestique sur des travailleuses racisées et plus précarisées, les travailleuses domestiques. Notre message est qu'il faut mutualiser ce travail, pour arriver à une société du soin partagé, où tout le monde s'implique."*

## Dans les lieux des béguines

Comme un retour à notre histoire, où des femmes ont déjà inventé la vie en communauté, avec des espaces communs où se retrouver et échanger : [les béguines](#).

[Apolline Vranken a travaillé sur ce sujet](#), et a montré qu'en Belgique, les béguinages étaient les premières communautés féministes d'Europe... au 13<sup>e</sup> siècle.



© Tous droits réservés